

Nature morte

Francis Dupuis-Déri

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dupuis-Déri, F. (1993). Nature morte. *Moebius*, (56), 29–32.

NATURE MORTE

Francis Dupuis-Déri

Pareille à un chêne fracassé par la foudre, tu es tombée. Le matelas a perpétué pendant quelque temps les ondes que ton corps galvanisé lui avait imprégnées, puis plus rien. Je t'ai prise dans mes bras, calme de te savoir enfin paisible, apaisé de te savoir enfin sereine. Dehors, une ambulance a filé en hululant comme un de ces rapaces nocturnes qui fauchent traîtreusement leurs proies. Elle est passée dehors, à l'extérieur des murs de notre appartement; là où règne le chaos; là où pullulent des millions d'êtres autistiques; là où coulent des flots de caisses métalliques montées sur quatre roues de façon grotesque et crachant des émanations suffoquantes; là où la chair de notre planète étouffe sous le bitume. Ici, au creux de notre lit, dans cette chambre que nous avons amoureusement décorée – tu te souviens? je n'étais que concessions, j'ai tout accepté, même ce papier peint que tu aimais tant et qui me laissait froid –, il n'y a pas d'ambulances, pas de rapaces nocturnes, pas de passants apathiques ni de véhicules métalliques à quatre roues qui se meuvent d'eux-mêmes grâce à des moteurs à explosion, il n'y a pas de chape de goudron empêchant notre peau de respirer, non, il n'y a que nous deux respirant l'amour.

Ta sérénité m'émeut. Je te caresse sans crainte de t'importuner, je me concentre sur cette poitrine que l'immobilité rend si parfaite. Ah! quand je t'ai rencontrée la première fois, cette terreur qui m'a submergé, cette peur de souffrir par ma faute, par la tienne, d'être broyé par l'amour. Je m'étais dit – t'en souviens-tu? je t'ai révélé ces angoisses

par la suite : «Je devrais m'arracher les yeux pour ne plus voir son corps, me crever les tympans pour ne plus entendre son rire, me coudre les lèvres pour ne plus désirer l'embrasser, me bétonner les sinus pour ne plus humer son odeur, m'écorcher vif puis brûler chacun de mes nerfs à la chaux vive, non! à l'acide nitrique pour ne plus sentir le contact de sa peau ni de ses cheveux. Je devrais me lobotomiser à la bombe atomique. Je devrais m'entourer d'un champ de mines et de barbelés, m'enterrer vivant, non! m'enterrer MORT, dans une casemate sans porte ni meurtrière. Alors, peut-être, trouverais-je la paix. Peut-être...»

Croire que j'aurais pu te résister? Foutaises!

Regarde ce jour nouveau qui se lève. Il nous découvre ensemble, à jamais unis.

Quelqu'un sonne à la porte. Le laitier sans aucun doute. Ah! ce sacré laitier. Désires-tu du lait, ou du beurre? Non, nous avons tout ce que nous voulons. Laissons-le sonner. Ou peut-être s'agit-il d'inutiles Témoins de Jéhovah. Allez au diable!

Cette nuit m'a épuisé. Il faut dire que j'ai cru qu'une crise d'épilepsie te terrassait. Tu m'as donné une de ces frousses. Je t'ai tellement... Allez, viens contre moi que je te réchauffe. Accordons-nous une sieste, ensemble.

Ma colombe, te souviens-tu de cette fois où tu as dû t'absenter de la ville. Comme tu m'as manqué. Je me disais : «C'est idiot ce besoin de contact humain. Je suis pourtant en contact avec mes pantalons, mon lit, le mur, une tasse, un stylo, pourquoi cela ne me suffit-il pas? Il s'agit pourtant de contact physique. Ma peau est touchée. Que lui manque-t-il? De la chaleur? 37°C? À la bonne heure. Je chauffe mes oreillers à l'aide du séchoir à cheveux puis je les serre dans mes bras. Mais cela ne me rassasie pas. Pourquoi suis-je l'otage d'une peau si capricieuse? Que lui faut-il de plus? Des caresses? Facile. Je m'en prodigue. Des baisers? Voilà : *smack! smack!* Des mots doux? Voilà : «Je m'aime.» Ce n'est pas suffisamment romantique? Voilà mieux : «Je m'aimerai toujours.» Alors mon chair corps, satisfait? Non? Je t'ai pourtant donné un contact physique, de la chaleur,

des caresses, des baisers, des mots doux, et cela ne te suffit pas? Tu ne vas tout de même pas t'abaisser – t'abaiser – à réclamer du sexe? D'accord, je me plie à tous tes caprices, je me masturbe. Toujours inassouvi! Que te manque-t-il donc? L'amour! Mais pourquoi m'imposes-tu cela, ingrat? Tu sais quelle force cela exige, l'amour, c'est inhumain.» Lorsque tu es revenue, ma décision était prise. Plus jamais de telles anxiétés, plus jamais de séparations, nous devons vivre ensemble.

Rappelle-toi quand nous avons emménagé ici. Quel bonheur. Je n'en croyais pas mes sens, la vie était si clémente que j'étais prêt à tous les compromis. Même ce papier peint qui ne me revenait pas, je te l'ai accordé. Mais je réalise que la nuit est revenue et il fait si noir dans cette chambre aux rideaux tirés que l'on ne voit pas le papier peint si amoureusement posé. J'allume la lumière, tu veux bien, pour que nous puissions visualiser ces beaux souvenirs.

Tu es si pâle! Te sens-tu bien? Tu sembles même un peu verdâtre. Ne bouge pas, je vais te chercher de quoi te maquiller.

Voilà : un peu de fard, du rimmel, et un rien de rouge à lèvres. Tu es plus splendide que jamais. Ah! que je t'aime. Mais je te sens si froide, qu'as-tu? Laisse-moi te réchauffer. Pourquoi fixes-tu ainsi le plafond? Laisse-moi éteindre tes yeux de mes lèvres. Voilà... Écarte un peu les jambes maintenant. Sens mon sexe, il est aussi raide que toi, mais combien chaud. Allez, laisse-toi faire, je vais t'engorger de vie, je vais te bourr... te bou... oui! te b...

Voilà... Referme tes cuisses à présent. Oui.

Permetts-moi de me blottir contre toi, de dormir avec toi.

J'espère que tu ne t'es pas ennuyée. Je n'ai pas été absent trop longtemps? J'ai fait de petites emplettes. Il ne restait plus grand-chose dans l'appartement, c'est normal après une semaine. Oh! je ne t'accable d'aucun reproche, tu as un appétit d'oiseau depuis cette sorte de crise tétanique qui t'a frappée l'autre nuit. Mais tu vas reprendre du poil de la bête. Grâce à mon amour, premièrement, puis à l'aide de quelques trucs que j'ai achetés spécialement pour ton bien.

Cette lotion contre les moustiques va sans doute éloigner ces mouches qui s'obstinent à tourner autour de toi et à siroter les belles larmes de tes yeux. Du parfum parce que, enfin... bref... Et des tampons hygiéniques. Je ne te reproche rien, nous faisons si souvent l'amour que je comprends ton système de ne pouvoir absorber toute ma semence. Et je t'excite tellement, ma colombe, que tu lubrifies comme jamais. Écarte un peu les jambes, voilà, terminés les écoulements. J'ai acheté des couches, un biberon et un hochet également, en fait, deux hochets, puisque ton ventre est si ballonné qu'il ne peut qu'abriter des jumeaux. Peut-être même des triplets, qui sait?

J'ai tellement hâte de voir s'ils vont me ressembler, ces petits monstres!

Et puis, une surprise! Des fleurs... pour toi, mon amour. Des chrysanthèmes. Et un pot. Sur la table de chevet, ce sera parfait. Nous avons reçu du courrier. Des factures évidemment. Ah! si les bureaucrates consacraient moins de temps à l'argent et plus à l'amour, comme nous... Enfin, bref... Et une lettre de ton frère, qui nous invite à passer une semaine dans sa maison d'été. Cette idée me réjouit plus ou moins, mais nous ferons selon ton bon vouloir.

J'ai d'ailleurs toujours fait selon ta volonté! Tu te rappelles, le papier peint, dans la chambre. Ce n'est pas grand-chose, mais c'est une preuve d'amour, ça, non? Et quand tu m'as demandé de passer l'éponge, non pas sur le papier peint, mais pour Marc. J'ai passé l'éponge. Tu voulais un amant, je comprends cela. Le travail à la pharmacie m'occupe tant. Je n'ai jamais tergiversé devant les concessions. Et j'ai toujours pris soin de toi, ma colombe. Je voyais bien que cette histoire avec Marc t'exténuaient. Alors, à la pharmacie, je t'ai préparé un petit remède, une cinquantaine de comprimés que j'ai écrasés dans ton verre de camomille avant que tu t'endormes. Il y a bien eu cette crise qui ressemblait à de l'épilepsie, et tu fus comme un de ces magnifiques chênes éventrés par les feux du ciel mais ça va mieux, maintenant, mon amour. Nous sommes tous les deux. Au diable, la pharmacie, au diable, Marc.

Allez, écarte les jambes et retire ce tampon...